

van de doelen van het werk is het aanzetten tot lezen, hetgeen vergemakkelijkt wordt door de beknopte bibliografie die na elke bijdrage volgt en waarin de lezer verwijzingen vindt naar primaire lectuur, de werken en de vertaalde werken van de auteur in kwestie en naar secundaire lectuur in verschillende talen.

Isabelle Melis

**Denis Deprez, *Othello*, Éd. Casterman, coll. Un Monde, 64 p., 24x32 cm, 2004, € 13,50.**

De tous temps, la bande dessinée s'est nourrie de la littérature. On ne compte pas les « adaptations », tantôt fidèles voire serviles, tantôt libres voire iconoclastes. Ces dernières années, toutefois, le phénomène a pris une telle ampleur que la bande dessinée dite littéraire semble être devenue un genre en soi, qui commence à intéresser aussi le public traditionnel. C'est oublier un peu vite les nombreux précédents. C'est oublier également les motivations pas toujours pures qui motivent les échanges entre médias. Car si la bande dessinée ne s'appuie pas sur les béquilles du texte littéraire pour se donner un minimum de respectabilité, elle se laisse souvent utiliser par les Maîtres du Goût pour préparer les enfants et les lecteurs moins formés à l'appréciation future des livres « sérieux ». Dans un tel dialogue, la bande dessinée est forcément perdante.

Transposer un texte littéraire sous forme de bande dessinée devient toutefois chez certains un véritable acte de création, qui s'opère indépendamment de toute comparaison avec l'œuvre de départ : la bande dessinée explore, creuse, prolonge le texte, mais ne cherche ni à en prendre la place, ni à en faciliter la lecture. Les exemples de Poe ou de Lovecraft réalisés par l'auteur argentin Alberto Breccia (traduit entre autres aux Humanoïdes associés) sont restés célèbres, mais depuis quelques années l'adaptation créatrice retient aussi l'attention de jeunes créateurs belges. Le lecteur curieux peut se reporter ici au *Frankenstein* de Denis Deprez (Casterman, 2002) ou au *Château de Kafka* de son frère jumeau Olivier (FRMK, 2003).

*Othello*, le troisième livre de Denis Deprez, illustre incontestablement cette nouvelle démarche. L'auteur appelle son adaptation « libre » et il est vrai qu'on y cherchera en vain les chatoiements du langage de Shakespeare comme les détails de l'intrigue, que Denis Deprez suppose connue de son public. Or, liberté n'est pas manque de justesse, au contraire. En réduisant la pièce à son épure, d'une part, et en y appliquant un style visuel ramené non moins à l'essentiel, Denis Deprez arrive à faire résonner les thèmes conjoints de l'envie et de la jalousie avec une intensité maximale.

Trois grandes règles, savamment variées tout au long du livre, conduisent à cet effet. D'abord le glissement de l'action à la couleur : le sens des images dépend moins de ce qui s'y représente (personnages, gestes, dialogues) que de la tonalité chromatique qui baigne chaque double page ; les métamorphoses des couleurs dominantes, débarrassées de leurs valeurs réalistes ou symboliques conventionnelles, suscitent un rythme formel sur lequel se portent des accrocs minuscules mais toujours hautement significatifs. Ensuite la fusion de la « forme » et du « fond » : avec les dessins d'*Othello*, les personnages ne se détachent plus sur le fond, le fond n'entoure plus les personnages, les deux s'attirent et se repoussent comme les pôles d'un aimant. Enfin le traitement théâtral de l'espace, celui de la page comme celui de la case : dans les deux cas, Denis Deprez procède à une organisation très simple, à l'aide de barres verticales et horizontales, qui

strient l'image ; cette composition éminemment lisible est bien sûr celle du théâtre, avec le trait horizontal de la scène et les hachures verticales du rideau, mais aussi celle des barres de la prison : la dialectique des lignes qui se conjoignent ou se disjoignent nous fait passer sans cesse d'un univers à l'autre.

Adaptation libre, certes, mais adaptation somptueuse et profondément juste, qui ne devrait pas manquer d'influencer à son tour nos façons habituelles de « voir » *Othello*.

Jan Baetens

**Sjef Houppermans, *Renaud Camus érographe*, Amsterdam : Rodopi, 2004, 144 p., ISBN 90-420-0889-X, € 30.**

Professeur à l'université de Leyde et excellent connaisseur de la littérature française contemporaine, Sjef Houppermans parachève avec ce livre sur Renaud Camus une trilogie sur l'autobiographie dans l'écriture néo- ou post-néo-romanesque. Par rapport aux volumes précédents, le premier sur Alain Robbe-Grillet, le second sur Claude Ollier, l'étude sur Renaud Camus se distingue d'abord par son caractère lui-même très... autobiographique. Certes, Sjef Houppermans a toujours été un lecteur engagé, qui n'hésite jamais à prendre des risques et à mettre en jeu sa propre psyché. Mais dans son attitude personnelle face à l'œuvre de Renaud Camus, il va nettement plus loin que dans ses pérégrinations dans les territoires des maîtres du Nouveau Roman.

Mis en cause par des déclarations jugées antisémites dans *La Campagne de France*, son *Journal* de 1994, Renaud Camus, auteur anti-politiquement correct s'il en est, avait fait l'objet d'une véritable chasse à l'homme dont Sjef Houppermans commence par souligner le caractère injuste, puisque en désaccord formel avec le contenu comme la forme et le style de l'œuvre de Camus. L'auteur appuie ici sa démonstration sur une lecture très serrée de *Du Sens*, l'autodéfense que Camus a fait paraître en 2002. Aux yeux de Sjef Houppermans, il serait pourtant regrettable de ne parler de Camus que dans la seule perspective de l'affaire du même nom. L'essentiel reste en effet l'œuvre, un ensemble *in progress* comptant bientôt, tous genres confondus, quelque cinquante titres (presque tous publiés aux éditions P.O.L). L'axe de lecture choisi est ici celui du désir. Choix doublement logique, non seulement en raison des tropismes internes du critique, mais aussi et surtout à cause des caractéristiques fondamentales de l'auteur étudié, dont la démarche s'accorde naturellement avec celle de Sjef Houppermans.

Dans *Renaud Camus érographe*, le désir est analysé à trois niveaux. Le premier est thématique : Sjef Houppermans dresse un inventaire à la fois précis et ouvert de la manière dont la quête infinie d'un objet du désir en métamorphose constante innerve la prose de Camus jusqu'à en faire une surface chatoyante, où le lecteur peut poursuivre le travail de l'auteur aux prises avec la densité d'une pratique du désir. Cette approche permet aussi à Sjef Houppermans de faire le tour de la partie la plus enfouie, la plus ignorée de l'œuvre camusienne : les romans, à tort dit purement alimentaires, sortis dans le sillage de *Roman Roi* et de *Roman Furieux*. Le second est celui du signifiant. Très imprégné par les leçons de la critique psychanalytique ainsi que par l'enseignement de Deleuze, Sjef Houppermans se lance avec panache dans une sorte de schizo-critique appliquée, qui lui fait récrire dans son commentaire même les miroitements des sons et des lettres où s'accrochent et se manifestent le rythme des corps, la saveur des chairs, l'extase et la célébration du monde et d'autrui. Enfin, l'analyse thématique et celle du

signifiant sont creusées à l'aide d'une lecture ingénieuse et très éclairante du support-livre, dont la forme classique se brise chez Renaud Camus. Un très beau chapitre sur *P.A. (petite annonce)* démont(r)e astucieusement les rouages de cet hypertexte avant la lettre, créé avec les seuls moyens d'une réflexion poussée sur les propriétés du texte « mise en scène » dans le livre.

*Renaud Camus érographe* est une excellente introduction à l'œuvre d'un auteur resté confidentiel. Le livre a de plus le formidable avantage de pouvoir plaire au lecteur peu familier de Camus tout en instruisant les spécialistes de littérature contemporaine.

Jan Baetens